

Illustrations sonores:



- ❶ «Les lesbiennes et les enfants», 47 min, 15 décembre 1982, 15:05-16:22. Archives contestataires, fonds Radio pleine lune, 106_RPL-S01-SS01-C-0075_B.
- ❷ «Des femmes prostituées racontent, face A», 30 min, novembre 1981, 05:30-08:50. Archives contestataires, fonds Radio pleine lune, 106_RPL-S01-SS01-C-0052_A
- ❸ «Et si vous nous écoutiez un peu? Les ados en studio (Marathon 24h)», 52 min, 2 mars 1988, 02:15-04:45. Archives contestataires, fonds Radio pleine lune, 106_RPL-S01-SS08-C-0307.
- ❹ «Les lesbiennes et les enfants», face B, 08:30-10:30.
- ❺ «Lesbianisme et féminisme», 46 min, 13 avril 1983, 07:40-14:10. Archives contestataires, fonds Radio pleine lune, 106_RPL-S01-SS03-C-0350.
- ❻ «Des femmes prostituées racontent, face A», 08:48-09:55.
- ❼ «Des femmes prostituées racontent, face A», 10:30-11:20.



[Ill. 1] Radio pleine lune, « Débat sur lesbianisme et féminisme », affiche, 21 × 29 cm, 1983. Archives contestataires, fonds Radio pleine lune, 106_RPL-S02-D001.

DU PRIVÉ AU POLITIQUE: LES ÉMISSIONS DE RADIO PLEINE LUNE COMME ESPACE DU DICIBLE FÉMINISTE

FIONA PRIEUR

Tous les mercredis soir entre 1981 et 1999, la station communautaire Radio Zones diffuse les émissions de Radio pleine lune. Animées par des militantes issues de L'Insoumise, un groupe du Mouvement de libération des femmes genevois, ces émissions s'inspirent des principes méthodologiques du mouvement féministe des années 1970¹. Le Mouvement de libération des femmes (MLF) inscrit notamment dans ses principes fondamentaux l'idée de politisation du privé. Dans le document du MLF genevois «Petit rappel des grands thèmes du mouvement des femmes en Europe dans les années 70»², les militantes mettent en lumière trois principes: «Le personnel est politique», «Ensemble nous sommes fortes» et «Il faut partir de soi». Selon la sociologue française Marion Charpenel, ce procédé militant marque durablement l'espace de la cause des femmes des décennies suivantes, résultant en une variété de pratiques d'échanges de discours biographiques³. Elle estime également que ces espaces, organisés pour la plupart sous forme de groupes de parole ou de conscience, correspondent au concept d'«espace du dicible» établi par le sociologue Michael Pollak dans son travail sur les déporté-es de la Seconde guerre mondiale, comme un espace où l'individu se sent «socialement autorisé» à témoigner⁴.

Cet article explore la manière dont les émissions radiophoniques à volonté féministe peuvent être un espace de parole pour les femmes invitées. En effet, les animatrices de Radio pleine lune s'entretiennent régulièrement avec des femmes minorisées ou sur des sujets intimes, afin de mettre en lumière différentes expériences. Je choisis ici d'analyser des émissions sur trois sujets qui permettent d'observer cette articulation de l'intime et du

- 1 Pour une analyse détaillée, voir Prieur Fiona, *Les émissions de Radio pleine lune: La radio comme espace de sociabilité féministe (1979-1999)*, Lausanne, UNIL, 2024.
- 2 «Petit rappel des grands thèmes du mouvement des femmes en Europe dans les années 70». Archives contestataires, fonds du Mouvement de libération des femmes, MLF-GE-S4-SS36.
- 3 Charpenel Marion, «Le privé est politique !» *Sociologie des mémoires féministes en France*, Paris, Institut d'Études Politiques de Paris, 2014, p.721.
- 4 Pollak Michael et Heinich Nathalie, «Le témoignage», *Actes de la recherche en sciences sociales* 62 (1), 1986, p. 6.

politique : des émissions avec des lesbiennes, des travailleuses du sexe et des adolescentes. J'é mets l'hypothèse que, comme le souligne le document du MLF cité plus haut, ce processus de politisation du privé s'organise en trois axes, dont l'ordre peut différer : parler à la première personne, créer un discours de soi collectif, et politiser son vécu. En effet, Charpenel estime que ces espaces permettent aux femmes de prendre la parole librement, de valoriser « leur point de vue subjectif comme source de savoir », et de faire émerger le commun des expériences⁵.

Les lesbiennes ont une place importante dans Radio pleine lune, notamment au travers de Radio Canicule, un segment alimenté de cassettes enregistrées par un groupe de lesbiennes. Pourtant, ces segments ne feront pas l'objet d'une analyse dans cet article, car ils s'inscrivent dans une autre démarche que les émissions principales. Hormis Radio Canicule, il existe deux sources dans lequel les animatrices de RPL s'entretiennent avec des lesbiennes. La première date de décembre 1982 et s'intitule « Les lesbiennes et les enfants »⁶. Il s'agit de deux cassettes, d'une durée totale d'une heure et demie, sur le sujet de la maternité lesbienne. La deuxième émission, intitulée « Lesbianisme et féminisme »⁷ et durant quarante-six minutes, date d'avril 1983 et s'intéresse au rapport que les lesbiennes entretiennent avec le mouvement féministe.

Quant aux émissions sur les travailleuses du sexe, il n'en existe qu'une seule dans les archives, intitulée « Des femmes prostituées racontent »⁸. Elle date de 1981 et dure environ une heure. Dans cette émission, les animatrices s'entretiennent avec des femmes pratiquant le travail du sexe sur leur conception et expérience de leur activité. Cet entretien s'inscrit dans les mobilisations de prostituées des années 1970, entamées avec l'occupation de l'église

5 Charpenel, « Le privé est politique ! »..., *op.cit.*, p. 728.

6 « Les lesbiennes et les enfants », 47 min, 15 décembre 1982. Archives contestataires, fonds Radio pleine lune, 106_RPL-S01-SS01-C-0075_A; « Les lesbiennes et les enfants », 47 min, 15 décembre 1982. Archives contestataires, fonds Radio pleine lune, 106_RPL-S01-SS01-C-0075_B.

7 « Lesbianisme et féminisme », 46 min, 13 avril 1983. Archives contestataires, fonds Radio pleine lune, 106_RPL-S01-SS03-C-0350.

8 « Des femmes prostituées racontent, face A », 30 min, novembre 1981. Archives contestataires, fonds Radio pleine lune, 106_RPL-S01-SS01-C-0052_A; « Des femmes prostituées racontent, face B », 30 min, novembre 1981. Archives contestataires, fonds Radio pleine lune, 106_RPL-S01-SS01-C-0052_B.

lyonnaise de Saint-Nizier par des prostituées. Cette mobilisation, dénonçant la pénalisation de leur activité et l'hypocrisie qui l'entoure, a un écho dans d'autres villes de France, et donne lieu à un documentaire de la vidéaste suisse Carole Roussopoulos, intitulé *Les prostituées de Lyon parlent*⁹.

Au fil des années, les animatrices s'entretiennent avec de nombreuses adolescentes. La deuxième moitié du XX^e siècle est marquée par un développement d'une particularité associée à la culture de la jeunesse, qui est présentée comme une « alternative à la culture traditionnelle des élites bourgeoises »¹⁰, et ainsi un intérêt plus fort pour cette génération et ses revendications. Cela se manifeste à Radio pleine lune par plusieurs émissions qui laissent la parole à des adolescentes. Par exemple, « Radio Ados »¹¹ diffusée en 1986. L'émission dure une heure et fait intervenir plusieurs adolescentes genevoises. L'émission de 1988 « Et si vous nous écoutiez un peu ? Les ados en studio (Marathon 24h) »¹² dure cinquante minutes et permet aux adolescentes de s'exprimer, ces dernières ayant également choisi le titre et les sujets de l'émission.

Ces trois sujets, qui présentent des problématiques impliquant un degré plus ou moins grand de politisation, sont abordés en laissant une grande part au témoignage et à la parole de l'intime. Leur analyse implique de prendre en compte des spécificités d'une parole radiophonique : la conscience du public, l'intimité particulière du médium, et, dans le cadre de Radio pleine lune, le temps long accordé aux intervenant-es¹³.

9 Carole Roussopoulos, *Les prostituées de Lyon parlent*, 46 min, France, 1975.

10 Criblez Lucien, « Jeunesse », dans *Dictionnaire historique de la Suisse (DHS)*. www.hls-dhs-dss.ch/fr/articles/007613

11 « Radio Ados, partie 1 », 31 min, 28 mai 1986. Archives contestataires, fonds Radio pleine lune, 106_RPL-S01-SS06-C-0120_A; « Radio Ados, partie 2 », 31 min, 28 mai 1986. Archives contestataires, fonds Radio pleine lune, 106_RPL-S01-SS06-C-0120_B.

12 « Et si vous nous écoutiez un peu ? Les ados en studio (Marathon 24h) », 52 min, 02 mars 1988. Archives contestataires, fonds Radio pleine lune, 106_RPL-S01-SS08-C-0307.

13 Pour une analyse linguistique de la radio, voir Charaudeau Patrick, *Aspects du discours radiophonique*, Paris, Didier Erudition, 1984 (Collection « Langages, discours et sociétés »); Charaudeau Patrick, *Les médias et l'information*, Louvain-la-Neuve, De Boeck Supérieur, 2011; Horlacher Anne-Sylvie, « La confiance radiophonique : entre effacement du je et revendication du moi », *TRANEL* 40, 2004, pp. 133-149.

PARLER DE SOI À LA PREMIÈRE PERSONNE

«Il [...] semblait évident [aux femmes] que pour élaborer des théories qui collent avec la réalité, il fallait d'abord partir de soi, de son vécu»¹⁴. C'est ainsi que, dès 1970, les militantes définissent la nécessité de se raconter à la première personne, en opposition avec les savoirs institutionnalisés qui ne sont pas considérés comme reflétant leurs expériences¹⁵. Dans son ouvrage *Se dire lesbienne*, la sociologue Natacha Chetcuti explore la construction de soi en tant que lesbienne. Elle explique que se définir en tant qu'homosexuelle suppose déjà d'«'assumer' une marginalité, une *a*-normalité»¹⁶, mais que le terme «lesbienne» est quant à lui perçu comme intrinsèquement péjoratif et nécessite d'être redéfini positivement par les personnes concernées pour pouvoir être utilisé¹⁷. Ainsi, parler de soi en se définissant comme lesbienne, comme les titres des deux émissions analysées ici l'indiquent, demande déjà une conscience politique de sa marginalité. Tandis que dans l'émission sur le rapport entre lesbianisme et féminisme, les témoignages se concentrent plutôt sur le militantisme, l'émission sur les mères lesbiennes laisse une plus grande part à l'intime. Pourtant, l'émission est principalement composée de segments dans lesquels les intervenantes récitent un texte lu, avec une certaine distanciation avec le sujet, en évoquant par exemple une situation fictionnelle :

Nous allons faire un petit rêve, nous allons rêver que deux femmes s'aiment, s'aménagent un espace dans la société, exercent un travail conforme à leur désir de créativité particulière. Elles sont très heureuses, une des deux ou les deux ensembles souhaitent procréer. Ces lesbiennes désirent l'enfant que dans d'autres conditions elles n'auraient jamais voulu, c'est leur droit¹⁸.

14 «Petit rappel des grands thèmes du mouvement des femmes en Europe dans les années 70», *op.cit.*

15 Charpenel, «Le privé est politique !»..., *op.cit.*, p. 730.

16 Chetcuti Natacha, *Se dire lesbienne: vie de couple, sexualité, représentation de soi*, Paris, Payot & Rivages, 2013, p. 60. Elle reprend le terme 'assumer' car c'est celui qui est employé par les personnes avec qui elle s'entretient pour parler de leurs premières expériences sexuelles lesbiennes.

17 *Ibid.*, p. 41.

18 «Les lesbiennes et les enfants», face A, *op.cit.* 39:00-39:50.

À travers ce dispositif, les animatrices peuvent traiter de la maternité lesbienne sans s'engager directement, grâce à une situation imaginaire qui leur permet de s'en distancer. Cette émission sur la maternité lesbienne contient tout de même des lectures de textes écrits à la première personne, telle qu'une séquence qui traite de l'expérience de la maternité avec une compagne.

Elle le lève le matin, moi, je suis plutôt du soir. On partage la merde et le linge [...]. N'empêche, si elle n'était pas là si j'étais seule avec lui, je ne supporterais pas longtemps cette charge ce rôle que je me suis collé à vie : mère. ④

Comme on peut l'entendre dans l'extrait sonore, bien que la narratrice y adopte un ton monotone, suggérant la lecture d'un texte, elle témoigne de son expérience de mère lesbienne en 'je'. Elle revendique également ses choix par des marqueurs de tension qui mettent le 'je' en emphase : «c'est moi qui l'ai fait», «pour moi égoïstement». Pourtant, lorsque la narratrice exprime une opinion, elle l'accompagne de marqueurs de distanciation, «je crois que c'est important», «paraît que c'est un instinct», «d'un Asiatique je crois». La narratrice tient ainsi à mettre en lumière de manière factuelle et préparée son quotidien avec son fils, en marquant une distance lorsqu'elle exprime une opinion, mais s'affirme lorsqu'elle explique son projet de maternité. Le discours se construit ainsi de manière préparée, plutôt qu'autour d'une véritable parole de soi spontanée.

À *contrario*, les travailleuses du sexe s'affirment en partant de l'expérience personnelle de leur activité, et n'hésitent pas à contredire leurs consœurs. Par ailleurs, le récit de soi fait partie intégrante des luttes des travailleur·ses du sexe. En effet, les femmes pratiquant cette activité sont généralement déshumanisées, et selon la chercheuse Virginie Sauzon, «ce qui rend la prostituée marginale, ce n'est pas forcément l'essence de son expérience, mais le fait qu'elle n'en soit jamais la locutrice»¹⁹. Certaines travailleuses du sexe militantes ou artistes, telles que Grisélidis Réal – peintre, écrivaine,

19 Sauzon Virginie, «La déviance en réseau : Grisélidis Réal, Virginie Despentès et le féminisme pragmatique», *TRANS-* 13, 24.02.2012, p. 4.

poétesse et prostituée genevoise – partent ainsi d’une parole individuelle pour militer pour leurs droits.

Dans l’émission « Des femmes prostituées racontent », les femmes s’expriment sur ce qui les a menées à être travailleuses du sexe ②, illustrant à la fois une emphase sur l’expérience personnelle et un discours empreint de politisation de leur activité :

Pour mon compte j’ai choisi ce métier pour la liberté, parce qu’au lieu de travailler huit heures à mon bureau comme je faisais pendant vingt ans, maintenant j’ai quarante ans, je travaille trois heures et je gagne en trois heures ce que je gagnais en une semaine, c’est tout. [...] Avant, je travaillais huit heures, j’étais très mal payée pour mon savoir et je trouve que [...] la prostitution pour moi c’est la liberté c’est tout, voilà.

Dans cet extrait, les travailleuses du sexe s’expriment les unes après les autres, répondant à la dernière intervenante : « quant à moi » ; « j’ai croisé que la question avait été posée différemment » ; « oui personnellement je suis d’accord avec toi ». Leur discours est marqué par une revendication de l’aspect individuel de leur expérience à travers des marqueurs de tension tels que « moi » ; « mon... mon...ma... » ; « quant à moi », « pour moi » ; « personnellement je ». J’é mets l’hypothèse que c’est une stratégie pour éviter les interruptions des autres intervenantes, qui prennent la parole lorsqu’elles ont l’impression qu’on s’exprime en leur nom, comme lorsque que l’une d’elles dit « moi moi je trouve que c’est un métier comme un autre [...] on est des salariées » et qui est interrompu par une autre femme qui dit « c’est pas réellement... [...] non on est pas ». De plus, cette emphase sur l’individualité renforce l’idée que leur activité émane d’un choix personnel, élément fréquemment mis en doute par les opposant-es au travail du sexe. Par ailleurs, bien que les femmes interviewées s’expriment sur leur expérience personnelle, leur discours est teinté de la politisation de leur activité. En effet, l’idée que n’importe quelle activité rémunérée consiste à louer son temps et son corps, et que de travailler quelques heures en tant que prostituée peut être moins astreignant que « de travailler huit heures dans un bureau » est un argument récurrent des luttes pour les

droits des travailleuses du sexe dès les années 1970. Cette séquence illustre ainsi la manière dont le processus de politisation de son vécu est circulaire, et que le discours de soi, bien qu’il soit théoriquement la ‘première étape’ voulue par le MLF peut en réalité déjà être marqué par une politisation du vécu.

Pour les adolescentes, parler de soi soulève d’autres questionnements. En effet, alors que les lesbiennes et travailleuses du sexe ont conscience de représenter une minorité dont le vécu est *de facto* politisé, les adolescentes ne représentent pas une minorité, mais une période de transition. Pourtant, les animatrices de RPL insistent sur le fait que les adolescentes ne sont pas écoutées et n’ont pas d’espace d’expression, souhaitant que les jeunes femmes interviewées s’expriment sur leur quotidien et leurs opinions. Ces émissions représentent un rare espace de parole où les adolescentes sont au centre. Une des émissions est titrée « Et si vous nous écoutiez un peu? », mais lorsque l’animatrice interroge les invitées sur ce qu’elles aimeraient dire à la radio, elles ont de la peine à s’exprimer, répondant de manière vague.

Nous avons avec nous en studio cet après-midi toute une ribambelle d’adolescentes, imaginez vous que nous sommes huit autour de la table [...]. Toutes des adolescents de quatorze quinze ans qui sont venues passer l’après-midi avec moi [...] elles ont elles déterminé de quoi elles avaient envie de vous parler, d’ailleurs leur titre c’est elles qui l’ont choisi : et si vous nous écoutiez un peu, qu’est-ce que ça peut bien vouloir dire, est-ce que vous avez vraiment l’impression qu’on vous écoute pas d’habitude, c’est pour ça que vous avez choisi ce titre? ③

Cet extrait témoigne de la volonté des animatrices de créer un espace de parole, dans lequel les adolescentes présentes dans le studio pourraient s’exprimer librement. Pourtant, cet idéal se heurte à une parole décousue que l’animatrice tente de cadrer : « j’aimerais bien que vous me disiez à propos de quoi vous aimeriez qu’ils vous écoutent ». Les adolescentes répondent avec des réflexions vagues et de nombreux marqueurs d’hésitation : « euh » ; « ouh là c’est difficile » ; « bah je sais

pas moi». Cet extrait semble illustrer le fait qu'un espace de parole au sein duquel une parole de soi peut se construire n'est ainsi pas forcément adapté au format radiophonique, puisque cela ne produit pas toujours un discours intéressant pour le public. Pendant l'entretien, l'animatrice plaisante avec l'une des participantes nommée Monica en lui disant «c'est pas toi Monica qui te posait le grand problème de 'qu'est-ce que je vais bien pouvoir dire d'intelligent' ?»²⁰. L'expression de cette crainte illustre les difficultés du développement d'une parole de soi, difficulté qui explique en partie les difficultés rencontrées par ces adolescentes.

CRÉER UN DISCOURS DE SOI COLLECTIF

Dans son travail sur les groupes de parole féministes, Marion Charpenel témoigne de la manière dont, «par un phénomène d'encadrement réciproque des discours biographiques une sorte de récit de soi collectif ressort, support de l'identité collective féministe»²¹. Les témoignages récoltés par la sociologue illustrent la manière dont le partage d'expériences permet aux militantes féministes de construire leur discours de soi à la lumière des récits d'autres femmes. Cette «confrontation des vécus»²² permet de faire naître un sentiment de solidarité et de réaliser le besoin «pour peser de façon pérenne dans la sphère publique, d'exister en tant que groupe, porteur d'une histoire commune»²³.

Pour les lesbiennes présentes dans les émissions, le collectif est au cœur de leurs discours. Bien que leur parole individuelle soit peu exploitée ou soit exprimée de manière très construite, la nécessité de lutter au travers d'un discours collectif semble être une évidence. Par exemple, après une musique, l'intervenante annonce «vous êtes à l'écoute de Radio pleine lune, ce soir la radio est à nous les lesbiennes»²⁴. Elle poursuit : «nous sommes et voulons être des mères différentes pour des enfants

20 «Et si vous nous écoutiez un peu ? Les ados en studio (Marathon 24h)», *op.cit.*, 26:30.

21 Charpenel Marion, «Les groupes de parole ou la triple concrétisation de l'utopie féministe», *Education et sociétés* 37 (1), 16.12.2016, p. 24.

22 *Ibid.*, p. 23.

23 *Ibid.*

24 «Les lesbiennes et les enfants», *op.cit.*, 27:45.

différents»²⁵. Elles construisent ainsi leur maternité lesbienne en 'nous'. On peut supposer que les lesbiennes participant à ces émissions tiennent à utiliser la radio comme un espace de diffusion d'un discours collectif et uni, et non comme un espace de partage de parole individuelle. Le fait que leur parole se construise principalement en 'nous' témoigne d'une étape de discours de soi qui aurait eu lieu hors antenne, dans lequel ces femmes auraient déjà été en mesure de «faire émerger le commun qui rassemble des expériences jusqu'alors vécues isolément»²⁶. Selon Natacha Chetcuti, se définir en tant que lesbienne passe fréquemment soit par la rencontre avec «une lesbienne se reconnaissant comme telle», soit «par l'engagement militant»²⁷. Dans l'émission sur les mères lesbiennes, une des invitées témoigne au nom d'un 'nous' lesbien, illustrant la manière dont l'utilisation du 'nous' peut renforcer la portée d'un discours.

Radio pleine lune ce soir : pour les femmes, par les femmes, pour les lesbiennes, et par des lesbiennes. Le désir d'enfant, un désir d'enfant sans père, un désir d'enfant sans famille, un désir d'enfant sans relation avec un homme. [...] Dans la relation que NOUS lesbiennes avons décidé d'avoir un enfant et dans la mesure où pour nous ce désir d'enfant ou d'une relation sont deux choses tout à fait dissociables, nous ne voyons AUCUNE contradiction à être lesbiennes et à avoir envie d'un enfant. ④

Au début de l'extrait, la narratrice utilise «les lesbiennes»; «elles» de manière distancée en nommant «un désir d'enfant» non lié à un pronom possessif. Pourtant, dès que l'emphase est mise sur une unité lesbienne qui inclut la narratrice, «nous les lesbiennes»; «nous lesbiennes» ainsi que sur la maternité comme choix avec des termes tels que «nous décidons»; «nous en avons envie», «désir que nous avons en nous», le discours semble servir à prouver la détermination des militantes. Par ailleurs, cette séquence témoigne également d'une opposition

25 «Les lesbiennes et les enfants», *op.cit.*, 29:50.

26 Charpenel, «Les groupes de parole ou la triple concrétisation de l'utopie féministe», *op.cit.*, p. 15.

27 Chetcuti, *op.cit.*, p. 50.

sous-jacente avec la parentalité hétérosexuelle, et à travers cela avec les femmes hétérosexuelles. En effet, l'intervenante met en lumière «un désir d'enfant sans père»; «sans relation avec un homme» et qu'«il ne s'agit pas de sceller ou de prolonger une relation avec un mec».

Cette opposition entre lesbiennes et féministes est également fortement présente dans l'émission «Lesbianisme et féminisme» ainsi que dans les discours militants lesbiens des années 1970-1980 à travers le courant du lesbianisme politique. Dans un article de 1980 intitulé «La pensée straight», la théoricienne Monique Wittig affirme que «les lesbiennes ne sont pas des femmes»²⁸. Selon elle, la catégorie «femme» est un produit du patriarcat et définie par la relation aux hommes, ainsi «il serait impropre de dire que les lesbiennes vivent, s'associent, font l'amour avec des femmes car «femme» n'a de sens que dans les systèmes de pensée et les systèmes économiques hétérosexuels»²⁹. Cette perspective imprègne les discours des intervenantes, ainsi que des animatrices, comme en témoigne l'émission «Lesbianisme et féminisme». Les invitées y discutent de leur expérience en tant que lesbiennes dans les groupes féministes et leur rapport au mouvement.^⑤ Les intervenantes y témoignent toutes à la première personne, en «moi je»; «pour moi»; «mon lesbianisme» et partent ainsi de leur expérience personnelle de lesbiennes dans des groupes du MLF. Bien que certaines stipulent que «c'est par le féminisme que je me suis reconnu lesbienne»; «je suis arrivée au MLF dans l'espoir de rencontrer des femmes comme moi», elles se distancient du reste des femmes de ces groupes, en racontant les expériences d'homophobie vécues, ou la frustration de n'y lutter que pour des problématiques hétérosexuelles (avortement, contraception, rapport aux hommes). Alors que l'animatrice oppose «femmes lesbiennes» et «femmes hétérosexuelles», la troisième invitée oppose son expérience de lesbienne à «ces revendications de femmes» se plaçant comme «très solidaires des femmes». Ainsi, elle ne semble pas se définir comme femme, utilisant l'adjectif démonstratif 'ces' pour qualifier «ces femmes-là» en opposition avec le pronom personnel «nous les lesbiennes». Cette manière de s'exprimer correspond aux revendications du lesbianisme politique et du mouvement lesbien de l'époque,

28 Wittig Monique, «La pensée straight», *Questions Féministes* 7, 02.1980, p. 53.

29 Ibid.

et révèle une utilisation oppositionnelle du 'nous', qui témoigne également du sentiment potentiel des invitées qu'un des principes des espaces du dicible féministes n'est pas rempli dans ces émissions. En effet, bien que les émissions aient lieu dans un entre-soi féminin, en tout cas en studio, la parole des invitées est encadrée par une animatrice non lesbienne, «les lesbiennes, vous». Reproduisant ainsi le sentiment d'exclusion vécu par les lesbiennes au sein de groupes féministes, le manque d'un entre-soi lesbien semble mener les invitées à construire un 'nous' oppositionnel aux animatrices.

Pour les travailleuses du sexe, la construction d'un discours collectif est marquée par une plus grande diversité d'opinions et par de fortes contradictions entre les intervenantes. En effet, leurs témoignages sont fréquemment interrompus par d'autres invitées, pour rectifier ou s'opposer à ce qui est dit. Ces interruptions mettent en lumière le désaccord sur les termes utilisés par les intervenantes.^⑥ En effet, alors que certaines disent «donner son corps», d'autres semblent ne pas vouloir que ce terme soit utilisé, préférant dire «on le loue»; «on le prête» ou «tu donnes ton temps». Les travailleuses de sexe semblent ainsi vouloir créer un discours unifié. Cela relève probablement de la conscience d'être écoutées par un public et de la volonté que leur lutte soit justement représentée. Les intervenantes s'interrompent beaucoup, et la personne qui avait commencé à répondre à la question est frustrée de ces interruptions: «oui d'accord mais»; «ça n'a aucune importance les termes [...] mais j'dis ce qu'on fait c'est peu payé». À un discours individuel exprimant une conception personnelle de leur activité, les travailleuses du sexe interviewées préfèrent une utilisation de ce qu'elles considèrent comme les termes corrects.

De nombreux moments dans l'entretien témoignent de ces désaccords, menant certaines intervenantes à adopter un rythme de parole très rapide, en haussant également le ton, afin de contrer les tentatives d'interruption d'autres intervenantes en arrière-plan. Dans une séquence de l'émission, de forts désaccords émergent entre les intervenantes, puisque certaines témoignent de leur expérience en 'nous', tandis que d'autres ne veulent pas que des choses avec lesquelles elles ne sont pas d'accord soient dites en leur nom.^⑦ En effet, l'une explique que les clients «nous prennent pour des bêtes», englobant

toutes les travailleuses du sexe dans son propos, ce à quoi une autre rétorque qu'il s'agit de son rapport personnel à l'activité : « tout dépend le rapport que tu as ». Se heurtent ici deux conceptions du travail du sexe, une basée sur le rapport universel des clients aux prostituées, exprimée par un discours collectif « ils viennent là » ; « notre fonction » ; « ils nous prennent pour » en opposition avec la conception individuelle de l'autre intervenante, « le rapport que tu as » « nan mais je ». Ici, l'utilisation du 'tu' sert d'éloignement du collectif : « c'est toi qui a envie de te justifier vis-à-vis de toi-même ». Par ailleurs, l'intervenante utilise des termes crus pour provoquer l'autre femme, et exprimer le caractère bestial qu'elle assimile aux clients : « être payé pour qu'ils viennent éjaculer » ; « d'être un trou avant d'être le reste » ; « pour baiser ».

Quant aux adolescentes, il convient de s'interroger sur la mise en place d'un discours collectif. En effet, les intervenantes n'ont a priori pas de lutte commune particulière, autre que l'expression d'une frustration quant au manque d'écoute des adultes. Pourtant, elles témoignent d'un partage d'expériences qui fait « émerger le commun qui rassemble des expériences jusqu'alors vécues isolément et ainsi générer des solidarités ». ³⁰ En effet, les adolescentes témoignent de l'importance de pouvoir parler de sa vie sentimentale entre amies, ³¹ « les copines elles comprennent mieux parce qu'elles sont quand même un peu dans nos histoires [...] et puis c'est toujours plus drôle d'en parler avec une copine que quelqu'un qui est vraiment tout sérieux ». Cet espace représente pour elles un lieu au sein duquel elles se sentent comprises car « on est au même niveau de compréhension ». Ainsi, leurs discussions sont pour elles un « espace du dicible » qui s'oppose aux discussions avec des adultes qui ne partagent pas leurs expériences.

POLITISER SON VÉCU

Le dernier axe de cet espace du dicible est la politisation de son vécu. Selon Marion Charpenel, la continuité de la militance féministe après les mouvements des

30 Charpenel, « Les groupes de parole ou la triple concrétisation de l'utopie féministe », *op.cit.*, p. 15.

31 « Et si vous nous écoutiez un peu ? Les ados en studio (Marathon 24h) », *op.cit.*, 12:43-13:55.

années 1970 est à trouver dans la politisation du privé « ainsi que dans l'organisation concrète d'espaces dédiés à l'échange de vécus privés en collectif » ³².

Le partage d'expériences personnelles, ainsi que la création d'un discours collectif, conduit les intervenantes à inscrire leur vécu dans un cadre systémique. La politisation des lesbiennes passe, à l'époque de RPL, par l'autonomie militante. Selon les intervenantes de l'émission « Lesbianisme et féminisme », le mouvement lesbien émerge de la rencontre entre des militantes lesbiennes issues du MLF et des lesbiennes « qui n'y avaient jamais cru, qui n'y étaient jamais venues, qui ne s'étaient jamais senties concernées » ³³. Ainsi, ce mouvement autonome naît d'un manque de considération des problématiques lesbiennes dans les mouvements féministes, à la fois par des femmes qui l'ont vécu de l'intérieur, que des femmes qui ne s'y sont pas impliquées pour cette même raison.

Quant aux adolescentes, celles invitées en 1986 dans l'émission « Radio Ados » partagent leur conception de leur identité de femmes, et des luttes féministes qui les ont précédées, mettant en lumière la perception que des adolescentes des années 1980 peuvent avoir des luttes féministes. Certaines intervenantes témoignent d'une méfiance par rapport au féminisme, ce qui peut être mis en parallèle avec une tendance de la fin du XX^e siècle appelée le post-féminisme. Selon les chercheuses J. Hall et Marnie Salupo Rodriguez, les années 1990 sont désignées par les médias comme une ère post-féministe, définie par une baisse de soutien aux mouvements féministes et une montée de l'antiféminisme chez certaines jeunes femmes ³⁴. Ce phénomène est attribué soit à la lassitude d'un mouvement qui n'a pas atteint la parité, ou au contraire à la perception que le féminisme n'est plus nécessaire. Bien que dans cet article, les chercheuses concluent que l'idée d'une ère post-féministe est davantage une construction médiatique qu'un changement réel d'opinion publique, elles mettent en avant l'idée d'un développement d'un féminisme « 'no, but...' », représenté par des femmes qui ne veulent pas se définir comme féministes, mais qui revendiquent les droits défendus par les mouvements féministes ³⁵.

32 Charpenel, « Le privé est politique ! »..., *op.cit.*, p. 735.

33 « Lesbianisme et féminisme », *op.cit.*

34 Hall Elaine J. et Rodriguez Marnie Salupo, « The Myth of Postfeminism », *Gender & Society* 17 (6), 12.2003, p. 879.

35 Ibid.

Cela peut être observé dans les opinions des adolescentes interviewées par Radio pleine lune³⁶. Tandis que l'une d'entre elles perçoit le mouvement féministe comme l'idée que « les hommes c'est vraiment tous des salauds », une autre avance qu'elle ne pourrait pas se définir comme féministe, car « c'est déjà acquis et maintenant c'est normal en fait ». Ainsi, les adolescentes présentent une conception des droits des femmes qui « intègre, remanie et dépolitise nombreuses des préoccupations fondamentales de la deuxième vague »³⁷.

Pour les travailleuses du sexe, le caractère intrinsèquement politique de leur expression de soi est révélé par la manière dont elles pratiquent une auto-surveillance de leur manière de s'exprimer. En effet, le mouvement d'occupation des églises dans les années 1970 constitue « la première initiative d'ampleur de la part de prostituées »³⁸. Dans son ouvrage sur les mécanismes de mobilisation des prostituées, le sociologue Lilian Mathieu postule que « l'un des enjeux les plus importants [pour les prostituées militantes] est de s'approprier et de maîtriser la production de leur image et de leur identité sociale ». En effet, il définit la prostitution comme 'catégorie hétéronome', « c'est-à-dire qui implique une image sociale subie, définie de l'extérieur, sur laquelle ses membres n'ont que très peu prise »³⁹. Ainsi, une mise en représentation positive a un rôle de « marqueur de leur existence collective »⁴⁰.

Bien que les femmes prostituées tentent de contrer cette catégorisation hétéronome en se définissant individuellement et collectivement, la prise de conscience de l'aspect systémique de leurs luttes ne suffit pas à créer une action collective efficace. En effet, leur stigmatisation, leur hétérogénéité et leur manque de tradition contestataire les obligent à lutter avec le soutien de militant·es chrétien·nes, tel que le Mouvement du nid, groupe abolitionniste de la prostitution, ou avec les groupes féministes⁴¹. Bien que Radio pleine lune tente ici

36 « Radio Ados, partie 2 », *op.cit.*, 18:25-21:45.

37 Hall et Rodríguez, *op.cit.*, p. 898.

38 Roussel Violaine, « Lilian Mathieu - Mobilisations de prostituées », *Mouvements* 17 (4), Paris, 2001, p. 175.

39 *Ibid.*, p. 176.

40 Mathieu Lilian, *Mobilisations de prostituées*, Paris, Belin, 2001, p. 82.

41 Mathieu Lilian, *Comment lutter: sociologie et mouvements sociaux*, Paris, Textuel, 2004, p. 100.

de donner aux prostituées une voix centrale dans leurs propres luttes⁴², comme en témoigne le titre « Des femmes prostituées racontent », il en résulte néanmoins d'un encadrement discursif inhérent au format radiophonique. En effet, le sociologue Yagos Koliopanos postule que les discours littéraires des travailleuses du sexe sont en majorité encadrés discursivement, par divers mécanismes, tels que la « mystification, l'expurgation – et en général la censure –, le parrainage, l'écriture à quatre mains, les paratextes éditoriaux (y compris les attributions actoriales) et para-éditoriaux et le traitement médiatique »⁴³. Ainsi, dans les émissions de Radio pleine lune, le dispositif d'entretien interroge sur la possibilité d'un affranchissement discursif des femmes prostituées.

CONCLUSION

L'espace radiophonique de Radio pleine lune, grâce à la volonté de laisser une place importante aux témoignages, et de développer cette parole sur un temps long, apparaît comme un espace de sociabilité au sein duquel diverses femmes peuvent procéder au processus de politisation de leur vécu. En effet, grâce à l'expression d'une parole de soi, qui témoigne de son expérience en tant que femme minorisée, les invitées peuvent réaliser l'aspect partagé de leurs expériences, et construire une parole collective. Cela les mène ensuite à une politisation de leur vécu, qui s'exprime de manière différente selon le contexte de lutte. Pourtant, comme je l'ai montré dans cet article, cet « espace du dicible » se heurte aux limites et normes d'une parole radiophonique. En effet, la conscience d'être écoutée par les animatrices et le public complique l'expression d'une parole spontanée, menant les intervenantes à des stratégies discursives, telles que la lecture de textes, la distanciation de son discours, ou l'encadrement terminologique du témoignage des autres.

42 Mathieu, *Mobilisations de prostituées*, *op.cit.*, p. 159.

43 Koliopanos Yagos, « Surveiller et 'embellir': les écrits des prostitué·e·s et des travailleur·se·s du sexe à l'aune de l'encadrement discursif », *Between* 5, 15.05.2015, p. 14.